

la vie accidentée ressemble à celle des *condottieri* du moyen-âge. Après avoir essayé de toutes les carrières et mangé beaucoup d'argent à sa sœur, dont rien ne décourageait l'affection, il était entré dans l'armée d'un roi indien.

Par sa bravoure et son intelligence il devint chef de cavalerie du rajab chez lequel il servait. Malheureusement, on le surprit un beau jour en conversation criminelle avec une des femmes du *zenanah* (harem) de son maître. Il fut condamné à mort. La veille de son exécution il mit le feu à sa prison et tenta de s'échapper. Quelques factionnaires tirèrent sur lui. Deux affirmèrent qu'ils l'avaient vu tomber au milieu des flammes. Tout le monde resta persuadé de sa mort, dont la nouvelle parvint à sa famille de la manière la plus positive.

Cette nouvelle était inexacte cependant, car Gaspard n'avait pas succombé.

Au lieu d'être brûlé dans sa prison, comme on l'avait supposé, il était parvenu à s'échapper. Il se réfugia à Bénarès, où il connut on ne sait trop comment la belle Zora, fille d'un riche Indou, nommé Muttyloll-Dhur. Il enleva cette jeune fille et l'épousa. Après avoir vécu deux ou trois ans avec Zora, il s'ennuya probablement de cette existence tranquille, car il abandonna sa femme et disparut du pays.

Restée seule, Zora finit par retourner auprès de son père, dont elle était la fille unique, et qui n'eut pas le courage de repousser la pauvre femme qui venait en pleurant implorer son pardon.

Muttyloll-Dhur, déjà fort riche et d'une avarice sordide, faisait toute espèce de trafics, auxquels il apportait autant d'intelligence que de rapacité. Après avoir commencé par exploiter les *ryots*, ou paysans, et les petits commerçants, il en était arrivé à négocier des emprunts avec plusieurs rajahs et nabads de l'Indoustan. A la mort de Muttyloll-Dhur, qui précéda de deux ans celle de sa fille, Zora se trouva l'héritière d'une fortune assez difficile à réaliser, mais qui montait bien à quarante ou cinquante *lacs de roupies*, c'est-à-dire à dix ou douze millions de francs.

Au moment de mourir, Zora fit un testament par lequel elle laissait toute sa fortune à son mari. Comme elle n'avait pas entendu parler de lui depuis le départ de M. Novéal, elle prévoyait le cas où Gaspard l'aurait précédée dans la tombe. Elle légua alors tous ses biens au fils adoptif du riche *zeminda* Narain Sagaro, le petit Jootah Maddub, que la bonne dame avait, disait-on, des motifs tout particuliers d'aimer tendrement.

Comme il était possible qu'on ne pût arriver à retrouver les traces de Gaspard Novéal, le testament de Zora fixait un délai de douze ans pour la revendication de sa succession par Gaspard ou ses héritiers. Or, elle était morte le 3 mars 1846. Il en résultait que le 3 mars 1858 la fortune serait définitivement acquise à Jootah Maddub.

Alléchés par l'espoir d'obtenir une forte récompense s'ils parvenaient à retrouver l'héritier de cette immense succession et à l'informer de ses droits, plusieurs aventuriers partis de Bénarès se mirent à la recherche de M. Novéal. Tous échouèrent. La plupart périrent misérablement presque au début de leur expédition. Leur triste sort découragea probablement les autres, ou bien ceux-ci entourèrent leur voyage d'un tel mystère qu'on n'en entendit point parler.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, deux ans après la mort de Zora, personne ne paraissait songer à retrouver son mari.

Revenons à ce dernier, sur le sort duquel les

renseignements obtenus par la famille Martigné furent beaucoup moins affirmatifs que ceux relatifs à la mort de Zora.

Après force voyages et maintes aventures, il s'était embarqué pour Madagascar. De là, il avait passé à Zanzibar, et pénétré ensuite dans l'intérieur de l'Afrique. On croyait qu'il s'était fixé sur les bords de la rivière Orange, non loin de Kuran. Restait à savoir sur quel point.

Il paraît que, pendant son séjour à Madras, M. Bartelle avait eu vent du testament qui enrichissait M. Novéal (grand-oncle de sa femme comme nous l'avons vu plus haut), ainsi que des accidents arrivés aux individus qui avaient tenté de se mettre à la recherche de M. Novéal.

Un vieil Arabe qu'on supposait être de Zanzibar, ou de quelque comptoir de la côte africaine, avait sans doute aussi donné des renseignements au mari de Juliette. On a vu plus haut comment tous deux avaient quitté Madras, et de quel mystère ils avaient entouré leur départ.

Leur intention, paraît-il, était d'abord de se rendre à Zanzibar; mais les renseignements recueillis par le capitaine lui avaient probablement révélé quelques dangers de ce côté, car M. Bartelle était venu débarquer au Cap sous la protection du gouvernement anglais. C'était de là qu'il était parti pour gagner l'intérieur de la colonie. Divers indices firent supposer que M. Bartelle avait écrit au moins deux ou trois lettres à sa femme. Un officier de dragons qui avait rencontré le prétendu Prosnier non loin des limites de la colonie se rappela parfaitement avoir porté au Cap et mis lui-même à la poste une lettre adressée à M<sup>me</sup> Bartelle, à Paris.

Qu'était devenue cette lettre? Voilà ce que personne ne pouvait expliquer.

En revanche, on commençait à comprendre le motif de la persécution mystérieuse qui s'acharnait depuis quelques années sur les descendants de M<sup>me</sup> Martigné, c'est-à-dire sur les héritiers de Gaspard Novéal.

Ils se trouvaient maintenant réduits aux deux veuves Geneviève et Clémence Martigné, Savinien Guitarnan et Juliette Bartelle.

On peut facilement juger du trouble que ces nouvelles jetèrent au milieu d'eux. La perspective des millions était d'autant plus attrayante pour eux en ce moment que tous, même Savinien, se trouvaient plus ou moins compromis dans les affaires de M. Ernest Martigné, affaires que sa mort laissait dans un état déplorable. En revanche, chacun fulminait à l'envi contre l'avidité et l'égoïsme de M. Bartelle, qui s'était certainement proposé d'accaparer l'oncle Gaspard, s'il le trouvait encore vivant, et de faire avantager sa femme aux dépens des autres parents de M. Novéal.

La pauvre Juliette, qui n'en pouvait mais, n'en recevait pas moins le contre-coup de toute cette indignation. C'était à qui rejetterait sur elle le tort présumé de son mari. A la fin, trouvant que sa douceur et sa modération ne désarmaient personne, elle suivit le conseil de Valentin et montra les dents. Quand on vit qu'elle se fâchait, on la laissa tranquille.

Aussitôt la réception des lettres qui annonçaient la présence de son mari en Afrique, Juliette avait déclaré qu'elle allait partir pour le Cap avec ses enfants. Lorsque plus tard on apprit que Gaspard Novéal se trouvait probablement dans ce pays, chaque héritier voulut aussi faire le voyage qui devait le rapprocher du mari de Zora.

Les renseignements à cet égard étaient encore un peu vagues, il est vrai; mais on se regardait